

« Ce qui vient, vient brisé<sup>1</sup> »

Poétique de la perte dans l'œuvre de Béatrice Douvre et Vincent La  
Soudière

Pierre POLIGONE

*Sorbonne-Université - CRLC*

**Mots-clefs** : La Soudière, Douvre, écriture, lyrisme, vulnérabilité

**Résumé** : Vincent La Soudière et Béatrice Douvre sont deux écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle. Ils ont pourtant porté une parole sensible et vacillante qui réinvestit une forme de lyrisme et qui permet d'interroger le motif de la fragilité. Au-delà de la souffrance inhérente à leur pratique de l'écriture, ils interrogent la vulnérabilité de la condition humaine, en proie à un monde qui laisse de moins en moins d'espace à ceux qui souffrent. Cet article aura donc pour enjeu de mettre à jour la façon dont les œuvres de Vincent La Soudière et Béatrice Douvre s'élaborent autour d'une fragilité existentielle et d'une poétique de la perte qui permet d'éclairer les blessures de notre époque.

---

<sup>1</sup> DOUVRE, 2002 : 7.

Je témoigne d'une condition commune, qui est celle de la perte, de la perte<sup>2</sup>  
Vincent La Soudière, *Eschaton*

Un écrivain est un homme qui sait garder le contact, qui reste joint à  
son trouble, à sa région vicieuse jamais apaisée. *Elle* le porte<sup>3</sup>.

Henri Michaux, *Passages*

Vincent La Soudière et Béatrice Douvre ont vécu à contre-courant de leur époque et leurs œuvres sont restées dans l'ombre. Le premier est un écrivain attiré un temps par la vie monastique et dont la quasi-totalité de l'œuvre est posthume. Il a fini par se donner la mort en 1993 après des années de luttes intérieures. La deuxième est une poétesse écartelée par la fièvre, le désir et la douleur. Atteinte d'anorexie, elle évoque inlassablement la géographie de son corps souffrant au sein de son *Journal*. Elle succombe d'une crise cardiaque en 1994, à l'âge de vingt-sept ans. Pourtant, ces deux écrivains qui ont porté une parole sensible et vacillante pourraient bien apparaître aujourd'hui comme les révélateurs de notre époque, tourmentée par la question de la fragilité. Au-delà du motif de la souffrance inhérente à leur pratique de l'écriture, ils interrogent la vulnérabilité de la condition humaine, en proie à un monde qui laisse de moins en moins d'espace à ceux qui souffrent. Et c'est pourtant à partir de ces marges que s'ouvre la possibilité d'une parole nouvelle portée par nos deux écrivains.

Leurs œuvres sont à la lisière de l'écrit autobiographique et de la forme poétique. L'un comme l'autre élaborent leurs textes à partir d'une blessure et d'une perte. Par une curieuse opération alchimique, le poème deviendrait ainsi le sang d'une coupure ontologique : « Sans blessure originelle, point de talent, point de génie<sup>4</sup>. » Dans cette perspective, l'écrivain est celui qui fait l'expérience du gouffre et dont l'œuvre se nourrit précisément de cette blessure.

Le mal du siècle s'est aggravé depuis sa peinture par Musset dans sa *Confession d'un enfant du siècle*. Dans une certaine mesure, Vincent La Soudière et Béatrice Douvre sont les héritiers de cette jeunesse soucieuse du début du XIX<sup>e</sup> siècle, de ces « esprits exaltés, souffrants, de ces âmes expansives qui ont besoin de l'infini<sup>5</sup>. » Or, la déconstruction du religieux entamée au XIX<sup>e</sup> siècle par Feuerbach et Nietzsche se poursuit et se prolonge au XX<sup>e</sup> siècle qui semble être celui de la mort de la métaphysique dans le monde occidental. La crise des institutions religieuses et de la tradition engendre une contestation de la foi, ou du moins, un autre rapport à la figure de Dieu. Nos deux écrivains de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle souffrent donc d'une forme de fragilité ontologique où il devient plus difficile d'inscrire sa souffrance dans un horizon spirituel. C'est à partir de ce constat que se déploie leur œuvre.

---

<sup>2</sup> LA SOUDIÈRE, à paraître.

<sup>3</sup> MICHAUX, 1967 : 148.

<sup>4</sup> LA SOUDIÈRE, 2003 : 26.

<sup>5</sup> MUSSET, 1836.

Cet article aura donc pour enjeu de mettre à jour la façon dont les œuvres de Vincent La Soudière et Béatrice Douvre s'élaborent autour d'une fragilité existentielle et d'une poétique de la perte qui permet d'éclairer les blessures de notre époque.

### Une œuvre fracturée par une fragilité existentielle

La fragilité caractérise ce qui est sujet à se casser, ce qui peut se briser. Ce terme contient en son sein l'idée de rupture puisqu'il est issu du latin *frangere*, « se briser ». La fragilité que portent Béatrice Douvre et Vincent La Soudière est une fracture de l'être. Ils témoignent tous les deux de la difficulté à s'inscrire dans le monde et développent leur écriture dans les marges d'une époque qu'ils ne comprennent plus.

Le journal de Béatrice Douvre publié aux éditions de La Coopérative en 2019 sous le titre *Journal de Belfort* retrace les six derniers mois de son existence du 12 février 1994 jusqu'au 13 juillet 1994, soit quelques jours avant sa mort. On y découvre une langue flamboyante et hantée par la perte et la blessure. À la suite d'une déception amoureuse, Béatrice Douvre se trouve intérieurement anéantie et tente de se ressaisir par la poésie.

Le journal de Béatrice Douvre se forme effectivement à partir d'une expérience traumatique : Michel, l'homme qu'elle aime, préfère en fait les hommes. Cette expérience intime et douloureuse est transfigurée par une écriture aussi sublime que sauvage :

Je meurs à l'absence de Michel, lui l'amour des lointains, le parfait et le saint. Sa voix de gondolier me demeure mais j'ai mal comme un fleuve arrêté. Je crève, j'espère sa couche divine où mes sens tournoient. [...] Il se tait dans l'accomplissement du livre futur, dont je sais l'ébauche aride et solitaire<sup>6</sup>.

L'expression de la souffrance s'inscrit donc à partir de l'absence d'un homme et oblige Béatrice Douvre à redéfinir son désir. Cet échec amoureux rend plus poreux son rapport au monde alors qu'elle est déjà fragilisée par l'anorexie. Par ailleurs, il provoque aussi, chez elle, une rupture avec le langage : « Je meurs aux mots mal dits, indéfaits. J'ai le verbe brisé par le cri d'angoisse et de désir, le sein au soleil d'antan, et l'appétit fermé par le malheur<sup>7</sup>. » Ici, elle confronte dans une phrase à la syntaxe heurtée son désir brûlant à sa condition physique d'une grande précarité. Béatrice Douvre construit son journal à partir de cette rupture et enracine ainsi l'acte d'écrire au sein de sa propre fragilité. Son œuvre sera donc nécessairement creusée par la perte et le manque, inhérents à sa situation. La souffrance est perçue comme une déchirure qui viendrait faire vaciller son identité : « Le je s'abîme, il se noie, il délire.<sup>8</sup> » La crise que traverse Béatrice Douvre est avant tout identitaire. Elle se manifeste par une forme de folie énonciative où le sujet semble démultiplier ses identités : « Je suis l'ignorée, l'incomprise, la ténébreuse, je marche déchirée parmi les pas obscurs<sup>9</sup>. » Modulant tour à tour une liste d'identités négatives, à l'instar de Nerval dans « El Desdichado », elle égrène sans cesse les noms auxquels elle pourrait se rattacher, sans jamais parvenir à s'ancrer, à s'enraciner : « Ma

---

<sup>6</sup> DOUVRE, 2019 : 32.

<sup>7</sup> DOUVRE, 2019 : 32.

<sup>8</sup> DOUVRE, 2019 : 23.

<sup>9</sup> DOUVRE, 2019 : 92.

folie, mon mal-être excède le néant d'âme, je suis seule à crever et je sais où tu es, devant moi, l'aveugle, l'illuminé, la pauvre aux mains sales, charbonnière<sup>10</sup>. »

Les images qui évoquent cette fracture de l'être s'accompagnent également d'une représentation martyrisée de son propre corps. Ainsi, son journal est traversé par des descriptions extatiques de sa chair déchirée et de visions macabres. Les représentations de gestation qu'elle mobilise renvoient à une anatomie féminine malade, incapable d'être hospitalière et le spectre de son corps gravide hante son écriture :

Je meurs de mon corps mien, aux bras de l'Autre. Naissance aux ascenseurs maudits, le poumon palpite, l'eau saigne de non-vouloir. Au dehors, la médecine nous guide, prénatale. Nous sommes au ventre doux boisé. Extrême proximité des chairs attentives. Nous sommes au placenta sanglant, à l'eau des mort-nés. Ventre bondé de fruit, d'eau, de sueur<sup>11</sup>.

Dans une prose dense et saturée d'adjectifs, elle s'emploie à parcourir son corps meurtri par le désir et la souffrance. Il y est question de fécondations impossibles, de copulations frénétiques et de sécrétions.

Enfin, la solitude de Béatrice Douvre s'exprime également à travers des descriptions de paysages dévastés, à même de refléter la déliquescence de son état mental. Des cathédrales en ruine, des cieux enténébrés et des villes-labyrinthes signent sa difficulté à être. Son journal s'ouvre ainsi sur une description de la poétesse qui déambule dans les rues de Belfort, éreintée par le désespoir : « Ville ouverte, je marche en tes rues rougeoyantes, les paumes pleines de gravats, le ventre excité par tes fossés, le visage couvert de rougeurs chrétiennes<sup>12</sup>. » Le rythme ternaire des dernières propositions repose sur un effet d'écho entre le corps de Béatrice Douvre et une représentation dysphorique de la ville.

À l'œuvre autobiographique et charnelle de Béatrice Douvre répond celle de Vincent La Soudière. En effet, nos deux auteurs investissent les différentes formes de l'écriture de l'intime, ce qui permet une exploration scripturaire de la fragilité à travers une pratique accrue de l'introspection. Ainsi, la correspondance de Vincent La Soudière est tout entière travaillée par une fragilité existentielle. Cette somme de lettres s'étend sur près de trente ans : de 1964, date de sa rencontre avec Didier qui va devenir son correspondant privilégié, jusqu'en 1993, année où le poète met fin à ses jours. Édité en trois volumes grâce au travail remarquable de Sylvia Massias, cette correspondance à sens unique permet de dessiner le cheminement spirituel d'un écrivain en quête de rédemption, mais semble également retracer l'histoire d'un drame, celui d'un homme qui cherche en l'écriture une parole guérissante sans parvenir à la trouver.

Les lettres de Vincent La Soudière se déploient à partir d'une souffrance ontologique, celle de ne pas parvenir à trouver sa place dans le monde. Vincent La Soudière erre à travers les lieux, les paysages et les rencontres. Il réinvestit la figure du vagabond dans sa correspondance pour décrire à la fois sa situation matérielle précaire et la fragilité de son état mental :

---

<sup>10</sup> DOUVRE, 2019 : 63.

<sup>11</sup> DOUVRE, 2019 : 66.

<sup>12</sup> DOUVRE, 2019 : 15.

Un « vagabond non portuaire » est un homme qui en rien ne trouve son repos et sa paix, que rien ne saurait retenir même si au cours de ses haltes fugitives il ferme la main sur un visage avec le sentiment d'une plénitude. Mais il passe, il passe toujours, un manteau de voyage râpé posé de travers sur ses épaules. Il ne prononcera jamais ce mot : « enfin ». Il en souffre, comme d'une soif perpétuelle. Il court après quelque indicible foudroiement sur l'autre versant du désespoir...sa fureur secrète et sa vie. Il sera sans cesse à deux doigts de basculer dans le vide...et ne le fera pas. Ce sera sa chance, sa royauté contradictoire<sup>13</sup>.

La fragilité de Vincent La Soudière a pour conséquence une forme de flottement ontologique. Ainsi, dans cet extrait, le recours à la création d'une image idéalisée du vagabond est une manière de dire sa solitude profonde. L'emploi de la troisième personne signe l'altération de l'unité du moi, comme si l'usage de la première personne lui était douloureux. Le même phénomène est également à l'œuvre dans ses *Chroniques antérieures*, le seul recueil de poème publié de son vivant, au sein duquel le poète endosse de nombreux masques énonciatifs, tantôt à la première personne, tantôt à la troisième. Vincent La Soudière entretient un rapport blessé au monde. Il est travaillé par une forme d'angoisse existentielle dès son plus jeune âge. Il se sent piégé dans l'existence et a l'impression d'être prédestiné au malheur :

Du malheur, tu le sais bien, j'en aurais toujours à revendre. Les flots noirs de mon noir navire m'entraîneront toujours vers quelque Léviathan bien cornu, bien fourchu, par qui mon sang coulera, goutte à goutte ou à gros bouillons, jusqu'à mon heure dernière. Cela est inscrit en lettres indélébiles dans le bloc de Basalte noir qu'on me donne à ma naissance...<sup>14</sup>

Dans cette lettre adressée à Didier, il associe irrémédiablement son existence à un destin funeste, comme s'il avait frappé d'une malédiction par un décret des puissances suprêmes. Il convoque l'imaginaire biblique à travers la figure du Léviathan, un monstre aux dimensions hors normes, tapi dans les profondeurs. Le surgissement de cette créature marine au sein de la correspondance associé à l'image macabre du naufrage n'est pas anodin. En effet, la mer est fréquemment signe de mort au sein de la Bible, ce qui est rappelé ici par la répétition de l'adjectif « noir ». L'immensité des flots et leur opacité en font un lieu de perte, dans lequel on peut être submergé et se perdre au sein de l'abîme. La mobilisation fréquente d'images maritimes est une manière pour Vincent La Soudière d'exprimer son mal-être.

Les lettres à Didier s'établissent entièrement autour d'une souffrance et d'une solitude profondes. Vincent La Soudière se place lui-même dans les marges de l'humanité, à la frontière de la folie. Ainsi, il évoque fréquemment les gouffres dans lesquels il a plongé :

À travers récits de voyages, témoignages et études, je poursuis inlassablement – parfois avec angoisse – la quête de ma propre identité. J'ai vécu déshumanisé durant une quinzaine d'années – mon masque d'homme, d'animal raisonnable et sociable, a été éradiqué. J'ai vécu une sorte d'*aliénation* métaphysique, de désorientation, au sens propre du terme, qui m'a mené non loin de l'*aliénation* mentale. [...] Mais je me suis toujours retenu au bord du gouffre ; grâce aux images et métaphores qui m'ont servi de miroir et de gouvernail dans ma funèbre croisière<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 175.

<sup>14</sup> LA SOUDIÈRE, 2015 : 21 (4 janvier 1981).

<sup>15</sup> LA SOUDIÈRE, 2015 : 328 (21 mars 1991).

Ici, il revient sur ces nombreuses années d'asphyxie et de déchéances mentales tout en reconnaissant le rôle paradoxal de l'écriture qui lui a permis de métaphoriser son expérience intérieure et d'en dessiner les contours.

Tout comme Béatrice Douvre, Vincent La Soudière retrace fréquemment l'éclatement de sa propre identité. Ainsi, ses *Chroniques antérieures* se présente comme une entreprise de déshumanisation où le poète évoque sa difficulté à être. Ce recueil peut s'apparenter à la description poétique d'un état de confusion mentale excessivement violent :

Ce que je pense n'est plus ce que je pense. Je n'appartiens plus à rien. Je suis volé. Si quelqu'un, un instant, entrait dans ma tête, il en ressortirait aussitôt le visage roussi. On feuillette mille livres en moi à une vitesse folle. Les mots, les significations défilent trop vite, s'emmêlent, hurlent en un concert féroce. Je suis, moi aussi, précipité dans ce brassage furieux de toutes les choses, devenu l'une d'entre elles et leur danse martyrisée ; la grêle de clous et l'édifice pulvérisé. Les secousses insensées continuent. Je ne respire plus que par distraction. Un tisonnier sonde chacun de mes os. La mèche du fouet claque aux articulations. Les chevilles sautent. Tout se démembre, se démène, tout vole en éclats. [...] C'en est fait. Mon *moi* est parti en déroute. L'indestructible fil de la race vient d'être brisé. Je n'appartiens plus à aucun règne. [...] Voilà. L'homme s'est secoué de mes épaules comme un manteau mité et il est tombé à terre<sup>16</sup>.

Si ce texte se place sous le signe du constat, un lyrisme décharné semble l'habiter. Vincent La Soudière tente de restituer la dislocation de son identité à travers le récit de son effondrement intérieur. Le martyr du corps s'associe aux souffrances de l'esprit. Il fait état d'une forme de réification de son esprit à partir d'une expérience d'une violence inouïe. Les images renvoient à l'idée d'une destruction méthodique et forcenée d'un bâtiment. La poétique de ce recueil de poèmes se fonde sur les ruines de l'identité du poète à travers une exploration, qui devient peu à peu une déconstruction, de tous les lieux de son intimité.

Les textes de nos deux écrivains s'enracinent et s'élaborent donc autour d'une fragilité existentielle qui engendre un vacillement de l'identité. Celle-ci semble prête à se rompre, à se disloquer intégralement. Leur écriture est une ouverture sur une intériorité qui se livre. Ils rendent compte de cette fragilité à travers une œuvre fracturée à partir de laquelle surgit une nouvelle manière de dire.

### Réinventer une voix pour dire la perte

« Sans blessure musicale, pas de mots, pas d'écriture, pas de livres, etc. Or toute musique s'est retirée de mes blessures ; elles ne sont plus signifiantes, rédimantes<sup>17</sup>. »

Vincent La Soudière, *Lettres à Didier*, 19 octobre 1984.

Face à ce vacillement profond de l'existence, nos deux écrivains tentent de trouver une manière nouvelle de dire leur angoisse qui prenne acte de cette fragilité. L'expression de la perte passe par la déploration et le regret mais aussi par le désir de trouver un langage nouveau.

<sup>16</sup> LA SOUDIÈRE, 1978 : 16.

<sup>17</sup> LA SOUDIÈRE, 2015 : 135 (19 octobre 1984).

Ainsi, Béatrice Douvre et Vincent La Soudière réinvestissent la forme de l'élégie tout en affirmant l'impossibilité de trouver une voix à même de dire la souffrance, comme si cette rupture était également celle de la voix elle-même.

Béatrice Douvre rêve d'un langage absolu qui puisse s'accorder à son mal-être : « Je veux le mot rugueux, le verbe brisé, la phrase étrange<sup>18</sup>. » Elle emploie donc une syntaxe heurtée, surchargée d'images et d'accumulations pour rendre compte du désordre qui l'agite : « Miséricordieux salut des rives mortes, je marche aux ajoncs asséchés, les paumes vides et crucifiées, les yeux gagnés par l'orageux<sup>19</sup>. » Dans cette phrase, on retrouve plusieurs phénomènes caractéristiques de son écriture. L'ensemble est d'abord saturé de références religieuses avec l'emploi de l'adjectif « miséricordieux » et des « paumes crucifiées » qui évoquent la Passion du Christ. Par ailleurs, la première proposition ne semble pas rattachée à la seconde d'un point de vue sémantique et syntaxique tandis que le syntagme prépositionnel « aux ajoncs asséchés » se construit difficilement avec le verbe « marcher ». Enfin, l'adjectif substantivé par un déterminant « orageux » contribue à donner à cette phrase un ton oraculaire puisqu'il est difficile de comprendre quelle est la référence de ce terme qui pourrait désigner tout aussi bien un sentiment personnel qu'un qualificatif associé au Dieu vétérotestamentaire. Béatrice Douvre cherche ainsi à tordre le langage pour exprimer une réalité inatteignable : celle de sa souffrance profonde. Pourtant, cette quête se traduit souvent par une déception : « Le mot glisse, m'échappe et me maintient impure<sup>20</sup>. » L'emploi de trois verbes à la suite se présente comme une épanorthose, une rectification permanente de la phrase, ce qui constituerait une forme de mise en abyme du phénomène qu'elle s'emploie à décrire. Béatrice Douvre exprime, à de nombreuses reprises, sa volonté de trouver le mot juste, toujours à partir d'une syntaxe heurtée, à la limite de l'agrammaticalité : « Écriture durcie, resserrée, et le devoir des mots à chercher, dans l'offrande des gravats noirs à étreindre<sup>21</sup>. » Là encore, la forme même de cette phrase averbale épouse son propos puisque Béatrice Douvre exprime le désir d'une écriture concise qui s'exauce aussitôt. En marge du monde, la poétesse refuse d'habiter la langue commune et préfère la subvertir.

Les images liées à l'écriture sont souvent ambivalentes, exprimant à la fois l'ambition créatrice de la poétesse et sa difficulté à élaborer une poétique à la hauteur de ses exigences :

« Ma plume ne glisse, elle s'étire en lambeaux d'encre noire, fleuve arrêté par mes souffles de neiges, page blanche, sans reflet qu'une eau morte de poésie naufragée. La page est baptismale, initiatrice, navrante comme une aube<sup>22</sup>. » Béatrice Douvre reprend ici, à partir d'un motif aquatique, l'image de l'œuvre inachevée, comme un navire d'encre échouée sur une page blanche. En creux se dessine également la figure de Rimbaud, et notamment du poème « Le bateau ivre », à partir d'une référence quasiment explicite : « Toutes les aubes sont navrantes. Toute lune est atroce et tout soleil amer. ». Béatrice Douvre reprend une image du poète dont elle aimerait suivre les pas. Ici, le renvoi au « Bateau ivre » est loin d'être anodin puisque ce

---

<sup>18</sup> DOUVRE, 2019 : 29.

<sup>19</sup> DOUVRE, 2019 : 80.

<sup>20</sup> DOUVRE, 2019 : 54.

<sup>21</sup> DOUVRE, 2019 : 19.

<sup>22</sup> DOUVRE, 2019 : 85.

poème est bâti autour d'une tension entre l'exaltation de la parole poétique et l'arrêt de l'écriture – ce qui se traduit par une fin brutale où règne la désillusion face aux visions extatiques. Il existe ainsi un océan intertextuel dans lequel se baignent Arthur Rimbaud et Béatrice Douvre.

Enfin, le rapport à la voix se construit également de manière douloureuse chez la poétesse :

Je me tais pour un siècle à venir, pour la souffrance aiguë qui perce aux entrailles et coule aux pieds de plaie mauve. L'astre m'appelle, le monde est illuné, je vais aux rêveries, je veux la solitude pour épandre le pleur qui me coule, intérieur. Ma voix est de nul chant, l'ange ne me fait pas de promesse, ma peau tremble tant le vide est autour. Je caresse un rocher de chair en hurlant sur la mer<sup>23</sup>.

Ici, la souffrance est un frein à la voix. Elle démantèle l'expression de sa plainte. L'hapax rimbaldien: « illuné », qui exprime un monde dans lequel la lune se substitue à la lumière est ici repris par la poétesse, ce qui contribue à obscurcir la proposition. La phrase est également travaillée par une hyperbate qui contribue à la désarticuler. Par ailleurs, la voix s'oppose au chant mais également au hurlement qui devient la seule manière de clamer sa souffrance et son désespoir. Béatrice Douvre n'est pas la poétesse du chant harmonieux et de la voix claire mais celle qui trouve un souffle rauque, étrange et baroque pour dire son trouble.

De même, dans sa correspondance, Vincent La Soudière prend rapidement conscience que l'acte d'écrire est inextricablement lié à une forme de souffrance intérieure, et que cette pratique l'oblige à creuser dans les profondeurs de son être, et contribue donc à le fragiliser :

Je demeure « joint à mon trouble », mais mon écriture elle-même reste jointe à mon trouble, refuse de le quitter, y prend source et vie. Je ne peux la pratiquer que si elle est une *émanation* vitale, une expression aussi directe, aussi organique que possible de mon expérience intime<sup>24</sup>.

Ainsi, son écriture s'élabore à partir de la verbalisation de ses angoisses et de la description de son inadéquation au monde. Pourtant, davantage encore que Béatrice Douvre, Vincent La Soudière se heurte à une impossibilité à dire et ne cesse d'exprimer la manière dont les mots se dérobent sous sa plume :

L'écriture serait le *barrage* absolu, en même temps que mon forfait inexpiable (dans la mesure où je ne la *réalise* pas). Tout à la fois désir inextinguible, phantasme de Salut, inaccessibilité, culpabilité et honte entourent cette Écriture – ce champ de mon activité, de mon *être*<sup>25</sup>.

La succession de qualificatifs associés à l'écriture traduit cette difficulté à définir l'incapacité à écrire tandis que l'usage des majuscules tend à montrer cette sacralisation de l'acte créateur. Le contraste entre la volonté d'écrire et l'impossibilité de parvenir à diriger son écriture vers un projet conduit Vincent La Soudière à envoyer des lettres empreintes de souffrance et de culpabilités sur le non-écrire : « Je fais croire que j'ai une vie d'écrivain – et je n'écris rien, et je me fais entretenir. Je me morfonds, j'étouffe, je crie, je n'en peux plus...<sup>26</sup> »

---

<sup>23</sup> DOUVRE, 2019 : 76.

<sup>24</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 282 (5 avril 1971).

<sup>25</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 54-55 (juillet 1975).

<sup>26</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 96 (29 septembre 1975).



La multiplication des figures de rectification rend compte de la difficulté à décrire le désarroi dans lequel il se trouve. Ainsi, la succession de verbes d'état traduit sa dispersion mais aussi son impossibilité à trouver les mots justes. Enfin, l'usage des points de suspension est encore une manière de rendre manifeste sa souffrance.

L'œuvre de Vincent La Soudière s'articule autour de la question de la voix, et a pour objectif de trouver une manière de moduler ses plaintes pour trouver un ton suffisamment juste. En cela, il aimerait renouer avec une tradition lyrique qui transforme les cris en chants harmonieux. Après une rupture amoureuse, dont il se remet douloureusement, il évoque ce rêve de trouver une voix qui saurait accueillir sa détresse :

Maintenant que l'épée de l'ange a foudroyé notre union, il me faudrait une voix pareille à celle de l'océan, une voix née de la tempête qui égalât sa violence et vînt déferler en une fantastique symphonie d'écume sur cette grève d'où notre amour s'est retiré. Cette voix, je ne la possède pas. Je suis trop faible, trop mort pour pouvoir célébrer tout cela<sup>27</sup>.

L'excessivité de sa prose, saturée d'images hyperboliques et de comparaisons maritimes, se construit paradoxalement autour de son impuissance. Pour le dire autrement, sa clameur lyrique s'ancre dans sa quête d'une voix orphique. Contrairement à la tradition romantique qui pose la souffrance comme une modalité d'accès à la connaissance poétique, Vincent La Soudière considère que ce passage s'est refermé. L'époque n'est plus à la lyre et aux lamentos mais à la dérision et à l'ironie. Celui qui aimerait renverser son mal-être par l'écriture, transformer sa voix en chant, construit son œuvre à venir autour de la déploration et de la perte. Pourtant, l'élégie n'a pas pour vocation d'offrir une parole consolatrice car aucune réparation ne semble possible<sup>28</sup>.

Cette entreprise périlleuse lui permet paradoxalement de trouver une voix unique qui interroge la fragilité et les contradictions d'une époque désaxée selon le poète : « L'axe du monde est faussé ; et autour de lui nous nous tordons lentement – ou compulsivement. Nos yeux, notre langue, notre cœur sont enfouis sous la boue depuis longtemps. Même pour crier cela, ô homme du XX<sup>e</sup> siècle, tu n'as plus de voix<sup>29</sup> ! » La critique de l'époque ne peut donc s'établir à partir d'une voix harmonieuse et il faut alors établir une forme de dissonance dans l'écriture pour rendre compte de ce désenchantement. À partir du même modèle que Béatrice Douvre, Vincent La Soudière réinvente un nouveau chant, plus strident, pour dire son mal : « Moi, je chanterai les *Psaumes* du XX<sup>e</sup> siècle. Mon chant sera fait de hurlements, car il n'y a plus de chants, et ma lyre sera une flûte très aigre et stridente. Et pour m'accompagner, j'aurai d'horribles cymbales de platine électronique<sup>30</sup>. » Là encore, on retrouve une négation du chant au sein même d'un intertexte religieux avec la mention des *Psaumes* chantés selon la tradition biblique par David et dont Vincent La Soudière subvertit les instruments bibliques. Ce souhait est néanmoins dirigé vers l'avenir, comme s'il ne pouvait plus s'ancrer dans l'ici et maintenant.

---

<sup>27</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 175 (3 avril 1968).

<sup>28</sup> Pour approfondir cette question du lyrisme au XX<sup>e</sup> siècle, se référer à la première partie de REIBAUD, 2022.

<sup>29</sup> LA SOUDIÈRE, à paraître : 48.

<sup>30</sup> LA SOUDIÈRE, à paraître : 52.

Béatrice Douvre et Vincent La Soudière possèdent la fragilité en partage et la blessure en héritage. Ils sont les chantres d'une souffrance ontologique propre à notre époque. La première est tourmentée par l'image de son corps et brisée par une rupture amoureuse tandis que le second souffre d'angoisses existentielles provoquées par de violentes crises identitaires. Face à cette souffrance, ils tentent de réinventer une forme de lyrisme pour rendre compte de leurs failles intérieures. Béatrice Douvre l'exprime très clairement dans son *Journal de Belfort* avec cette phrase qui pourrait lui servir de maxime : « J'ai charrié le fardeau de ma passion selon les brumes de ma voix<sup>31</sup> » et Vincent La Soudière manifeste son désir d'être un écrivain saxifrage, un homme qui écrit depuis ses souffrances et non en dépit d'elles, à travers cette formule : « *Exultans in arduis*...Je m'emparerai de force de la harpe du Psalmiste<sup>32</sup>. » Pourtant, pour accomplir cette ambition poétique, nos deux écrivains forgent une poétique de la désillusion et de la perte dans laquelle s'enracine et se dessine paradoxalement une voix qui est parée de toute la puissance du désespoir et dans laquelle perce un espoir de rédemption.

---

<sup>31</sup> DOUVRE, 2019 : 76.

<sup>32</sup> LA SOUDIÈRE, 2010 : 205.

## Bibliographie

### 1. Vincent La Soudière

- LA SOUDIÈRE Vincent (2010), *C'est à la nuit de briser la nuit. Lettres à Didier I* (1964-1974), édition présentée, établie et annotée par Sylvia Massias, Paris, Les Éditions du Cerf.
- (2012), *Cette sombre ferveur, Lettres à Didier II* (1975-1980), édition présentée, établie et annotée par Sylvia Massias, Paris, Les Éditions du Cerf.
- (2015), *Le firmament pour témoin, Lettres à Didier III* (1981-1993), édition présentée, établie et annotée par Sylvia Massias, Paris, Les Éditions du Cerf.
- (1978), *Chroniques antérieures*, Montpellier, Fata Morgana.
- (2003), *Brisants*, texte établi et présenté par Sylvia Massias, Orbey, Arfuyen.
- (à paraître), *Eschaton*, Paris, La Coopérative.

### 2. Béatrice Douvre

- DOUVRE, Béatrice (2019), *Le journal de Belfort*, Paris, La Coopérative.
- , *Œuvres poétiques*, (2002), Montélimar, Voix d'encre.

### 3. Autres titres

- MICHAUX, Henri (1967), *Passages*, Gallimard, coll. « NRF Le point du jour », Paris.
- MUSSET, Alfred, de (1836), *Confession d'un enfant du siècle*.
- REIBAUD Laetitia (2022), *L'Élégie européenne au XXe siècle : Persistance et métamorphoses d'un genre poétique antique*, Classiques Garnier.